

Moulins, vendredi 1^{er} octobre 2004
Chambre de Commerce et d'Industrie

Colloque en hommage à Émile Guillaumin
Centième anniversaire de « La vie d'un simple »

Discours d'ouverture du colloque

par M. Jean CLUZEL

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques

C'est un plaisir rare d'introduire un colloque consacré à l'une des figures emblématiques de notre Bourbonnais.

Au demeurant, ce plaisir se double de la curiosité d'entendre à nouveau des voix parmi les plus avisées parler de celui que l'on appelait « le Sage d'Ygrande ».

D'entrée de jeu, il faut se demander pourquoi « *La Vie d'un Simple* » ce chef-d'œuvre pouvait émaner d'un fils de paysan qui a voulu rester paysan en choisissant **un simple** pour modèle de son livre majeur ? Mais il faut aussi savoir ce qui a poussé Emile Guillaumin à écrire ? Pour ces deux questions, trois réponses d'offrent à nous.

Bien sûr, il y a la personnalité d'Emile Guillaumin car il fait partie de ceux qui étaient « les doués de la communale ». Ceux qui avaient le respect du savoir et la volonté de connaître. **C'est une première explication.**

Mais, pour Emile Guillaumin, l'attachement à la terre était si fort et les racines si profondes que l'amour du pays natal l'a poussé à exprimer ses sentiments. **C'est une deuxième explication.** Il est vrai que le peuple des campagnes a depuis longtemps fait preuve de ses capacités esthétiques. Ne le considère-t-on pas comme l'un des héros du Moyen-Age ? Les vertus qu'il y a manifestées, on les retrouvera tout au long de notre histoire. Dans un autre registre de la création, rappelons-nous l'admirable vocation du paysan pour l'art parlé, qui est celui des merveilleux conteurs. On en trouve de nos jours un exemple avec **Jacques Paris**, couronné cette année par l'Académie des Sciences morales et politiques, et qui, demain à Chareil Cintrat, sera entouré des lauréats des prix Allen 2004.

Enfin Guillaumin qui n'est pas tout à fait un paysan comme les autres, s'est également voulu homme d'action et militant pour tenter d'améliorer le sort de ces paysans qui, comme lui, menaient une vie si dure. **C'est une troisième et dernière explication.**

Les développements de l'analyse étant ainsi fixées, on pourrait se demander si traiter de la **Politique selon Emile Guillaumin** ne serait pas doublement paradoxal ?

D'abord parce que Guillaumin a toujours refusé d'adhérer à un parti politique.

Ensuite parce qu'il fut également moraliste et prophète.

C'est un homme libre.
C'est un homme généreux.
C'est un homme qui voulait changer le monde.
C'est un homme qui mettait l'union au service de l'action.

Bref, Guillaumin s'il est un sage est aussi un homme politique au sens réel du mot, pour améliorer la vie des hommes par la justice et le progrès, mais c'est un politique d'une catégorie un peu particulière. En effet, l'analyse de sa vie permet de constater que s'il fut un politique il fut aussi un prophète.

I – GUILLAUMIN, LE POLITIQUE

Il l'est par toutes les fibres de son être lorsqu'il déclare que :
***L'intérêt du plus grand nombre doit primer tout
L'intérêt du plus grand nombre servir à tous.***

Est-il possible de mieux définir les objectifs et les méthodes d'une action politique en démocratie ?

De plus, lors d'une réunion du Syndicat de Bourbon-l'Archambault, en 1905, l'année qui suivit la publication de *La vie d'un Simple*, il donnait une forme définitive à son programme en trois petits vers :

*Sans désirs coûteux, sans envie
Vivre tout simplement sa vie
Mais la garder inasservie*

S'il n'a pas écrit *inassouvie*, mais *inasservie*, c'est bien parce qu'il voulait affirmer sa ligne de vie.

C'est pourquoi, dans son œuvre, Guillaumin a renoncé aux fresques épiques pour décrire la lutte quotidienne et les petites victoires acquises au prix d'un acharnement sans faille et d'une conduite rigoureuse.

En 1910, il confiait à un ami : « *moi-même, je vous avouerai que je n'ai aucun goût pour l'action politique, et que tout en suivant avec sympathie le mouvement socialiste, je ne fais partie d'aucun groupe et n'éprouve pas le besoin de militer dans cette voie. Au reste l'éducation sociale convient mieux à mes aptitudes et à mon tempérament.* »¹

En effet, l'aspect de son œuvre qui frappe le plus, c'est l'engagement personnel, qu'il s'agisse de ses romans, de ses nouvelles de ses contes, de ses articles ou de sa correspondance. Guillaumin est toujours présent à chaque page de son œuvre. Il expose et

¹ Lettre du 27 octobre 1910, quelques mois après les élections législatives.

défend sa pensée ; il critique et encourage ; il s'efforce de communiquer son enthousiasme et s'indigne lorsque les autres se montrent peu enclins à recevoir son message. Il espère, doute, se résigne, se ressaisit et poursuit son combat jusqu'à sa dernière heure. Lui, dont on sait la timidité et l'embarras à s'exprimer, lui qui se disait impropre à la politique a dû se faire violence pour s'exposer ainsi sa vie durant.

S'il se force à l'action c'est parce qu'il ne peut supporter la peine de quiconque. Ce qui le fait d'abord frémir, puis réagir, c'est la souffrance injuste. Il se révolte au spectacle de la détresse imputable à l'arbitraire de la destinée : c'est ainsi que le frêle paysan se dresse violemment contre *l'injustice* ou *l'arbitraire* – quelle qu'en soit les formes.

Finalement, son programme propose deux objectifs : information et conversion.

I - Information

Guillaumin a voulu écrire parce qu'il s'était fixé un premier but qui lui apparut pendant longtemps comme étant le seul : un but *d'information*. Il voulait attirer l'attention du monde "extérieur" sur le fait que le paysan – le travailleur de la terre — devait être défendu. C'est pourquoi Guillaumin a fait un effort constant d'information.

Ses intentions étaient ambitieuses. Celles d'informer le grand public des conditions qui régnaient dans les campagnes à cette époque, et de lui montrer que si le paysan demeurait sans influence sur le destin commun, c'était parce que les luttes soutenues quotidiennement contre un sort ingrat et injuste l'empêchaient d'occuper la place qui lui revenait dans la société.

Mais, comment parler de façon convaincante de choses que l'on ne connaît qu'imparfaitement ? Ce n'est pas en l'observant de l'extérieur que l'on peut diagnostiquer le mal qui ronge un organisme : il faut le connaître de l'intérieur ; il faut en subir les contraintes et la misère. Aussi était-il nécessaire que ce soit l'un des leurs, un fils de la terre, qui prenne la parole au nom de ses compagnons, pour attirer l'attention publique sur leur sort.

Guillaumin disait, par exemple, que Zola, dont il connaissait *La Terre* n'avait rien compris à la vie et à la mentalité du paysan et qu'il en fournissait une image dangereusement déformée.

II – Conversion

Mais, à mesure qu'il avançait dans sa vie, Guillaumin s'est de plus en plus consacré à la *conversion* des siens. Ce fut son second objectif. En effet, pour lui, ce n'était pas suffisant d'attirer l'attention de l'opinion, voire des pouvoirs publics, sur la condition des paysans, encore fallait-il obtenir des paysans eux-mêmes qu'ils consentent à accepter l'aide proposée. Et ce n'était pas toujours tâche facile : Guillaumin le constatera parfois avec amertume. Il se heurtera souvent, de la part des siens, à d'imprévisibles résistances comme à d'invincibles préjugés.

Il voulait les convaincre d'agir, de saisir toutes les occasions qui pouvaient s'offrir à eux d'avoir leur part dans l'évolution tout à la fois politique et économique de la société. Et Guillaumin s'est lancé à corps perdu dans la mêlée, au nom d'une vérité fondamentale et pour ainsi dire éternelle qu'il brandira comme un étendard presque jusqu'à la limite de ses forces ; **c'est que, pour être fort, il faut s'unir**. Les paysans ne pourront se faire entendre et profiter

des avantages dont, à la même époque, d'autres catégories sociales bénéficient déjà, que s'ils se regroupent. Leurs revendications n'auront de poids que lorsqu'elles seront soutenues par la majorité d'entre eux, et non plus seulement par quelques militants isolés.

Comme tout homme engagé en politique, il est arrivé à Guillaumin de ressentir la lassitude et le doute. Mais se ressaisissant toujours, il poursuivra la tâche entreprise, surmontant les obstacles, triomphant des adversités. La mort seule interrompra son ouvrage. C'est dans cet acharnement, cette constance inébranlable, que nous voyons la marque de son engagement politique. Guillaumin se sentait investi d'une mission et la servira aussi longtemps que ses forces le lui permettront. En 1936, il concluait ainsi un article affirmant sa foi en l'avenir : « *Combien de préjugés à abattre, de barrières à jeter bas ! Tout de même il est bon de faire confiance à l'avenir. Voyez, le soleil disparaît en beauté dans un ciel redevenu pur ... il fera beau demain.* »

II – GUILLAUMIN, LE PROPHÈTE

Mais, de Guillaumin, il faut dire aussi qu'il fut sincèrement idéaliste. Il voulait communiquer autour de lui son enthousiasme pour susciter des vocations de militants afin d'améliorer le sort des hommes. Il n'avait ni doctrine, ni système. Il avait seulement une profonde et instinctive pitié pour tous ceux qui souffraient ; cette pitié n'était pas sentimentaliste, mais se traduisait dans une réaction de révolte contre l'injustice. C'était suffisant pour inspirer son intelligence, animer sa plume, porter sa volonté à ce combat qu'il a mené sans illusion, mais sans faiblesse jusqu'à la fin de sa vie. Cet idéalisme n'allait pas, chez lui, sans un réalisme avisé, c'est-à-dire sans la conviction que, pour améliorer la condition des hommes, il fallait sans cesse payer de sa personne et changer les attitudes intérieures pour pouvoir changer les choses : « *le vrai idéalisme agissant, écrivait-il dans son livre "A tous vents sur la Glèbe", c'est de créer du mieux dans son humble sphère, en élargissant toujours plus le rayon d'action. Que les apôtres obscurs et tenaces se multiplient, le mieux gagnera de proche en proche jusqu'aux sommets* ». Ainsi parlait **le paysan d'Ygrande** qui vécut comme il conseillait aux autres de vivre.

Un tel idéal, une telle persévérance dans l'action ne pouvaient que dépasser le cadre d'une activité littéraire. Mais est-ce assez pour justifier la qualification de prophète ?

A cette question, la réponse est Oui.

En effet, l'un des traits de caractère qui apparut très tôt chez le jeune garçon, fut sa grande sensibilité : il vibrait très profondément au contact des spectacles de la nature, ne restait jamais indifférent aux joies et aux souffrances de ceux qui l'entouraient, mais ressentait intensément aussi bien la beauté que les laideurs de l'existence. L'une des réactions les plus fréquentes de Guillaumin en face des problèmes de l'existence et des hommes fut, de tout temps, la recherche de la vérité fruit d'une faculté d'observation et d'un *sens critique* très développés.

On le sent dans ces années décisives que sont celles de l'adolescence avec une prise de conscience de lui-même, qui le fait frémir d'indignation devant le spectacle de la misère et de la souffrance, et nourrir l'espoir de voir *un jour réalisé son rêve de bonheur et de justice*

universels. Cette vision faite sienne, Guillaumin ne l'abandonnera plus de toute son existence. Il sera porté, tout au long de sa vie, par le sentiment d'avoir une tâche à accomplir, une mission à remplir. Cette attitude est bien le propre d'une *vocation* : porteur d'un message, il le transmettra, infatigablement, sous toutes les formes possibles, à quiconque voudra bien s'arrêter un instant pour l'écouter.

On peut donc affirmer que la carrière d'Emile Guillaumin ne fut pas le fait du hasard ou la conséquence de rencontres personnelles ou littéraires fortuites : il se l'était tracée lui-même. Ne pouvant supporter le spectacle ni de la souffrance ni de l'injustice, doué de facultés intellectuelles qui lui permettaient de discerner le vrai du faux dans la masse des événements de tous les jours, animé de l'idéalisme nécessaire à la mise en œuvre de ses idées, il était né pour être militant. Il aurait pu être de la race des orateurs : il fut de celle des prophètes.

Si Guillaumin ne devint pas orateur, c'est qu'un obstacle s'y opposait. En effet, il éprouvait une **insurmontable timidité** pour s'exprimer en public. Il souffrait d'une carence qui le paralysait dès qu'il sortait du cadre des conversations privées, handicap qu'il déplorera encore à la fin de son existence, quand il sera depuis longtemps un écrivain connu. **Ne pouvant être l'homme de la parole, il devint celui de l'écrit.**

Ainsi Guillaumin va écrire ; et il écrira pour critiquer et attaquer, pour exhorter et encourager, mais aussi pour enseigner et conseiller, en bref pour faire partager son idéal.

Ainsi se trouve mis en évidence le fait que Guillaumin n'a pas écrit pour céder à une mode, mais en raison d'une nécessité intérieure, correspondant à une vocation prophétique qu'il a très tôt découverte en lui.

C'est pourquoi l'activité du syndicaliste fut la grande affaire de sa vie. Cette lutte fut très longtemps, à ses yeux, le seul moyen pour les paysans de faire reconnaître et respecter leurs droits naturels d'hommes et de membres d'une société, au même titre que tous les autres. Les innombrables articles de revues et de journaux qu'il a écrits à ce sujet en sont le parfait témoignage.

Ce qu'il voulait changer c'était les façons mêmes de penser et de sentir les paysans. Il voulait les amener à une plus grande conscience d'eux-mêmes, de leur valeur et de leur dignité, mais aussi de leurs responsabilités dans une société qui se transformait rapidement. C'est effectivement ce à quoi Guillaumin va consacrer son temps et ses forces, à mesure que se dessinent plus clairement dans son esprit les contours de son véritable apostolat social : il voulait éveiller chez les paysans la **conscience d'eux-mêmes**. C'est ce à quoi tendent ses efforts les plus constants et les plus inlassables. Lorsque l'on aura persuadé le paysan de la dignité de son état et de son importance dans la société moderne, on obtiendra plus facilement de lui qu'il agisse pour faire reconnaître ses droits. Toute *La vie d'un Simple* est l'illustration de cette thèse de politique humaniste.

LE MESSIANISME BOURBONNAIS

Si les romans rustiques ont connu soit l'oubli, soit des faveurs à éclipses, comme *Jacquou le Croquant* même s'il fut mis sous le feu des projecteurs de la télévision, la *Vie d'un Simple* a été rééditée régulièrement pour répondre à la demande répétée des générations successives. Le réalisme d'Emile Guillaumin tout autant que sa volonté d'apostolat y sont assurément pour quelque chose.

Mais, pour nous, l'œuvre de Guillaumin est aussi le livre des ancêtres. Un livre qui trouble à la seconde ou à la troisième lecture par ses observations ses analyses et sa perspicacité. Ce Tiennon, ne serait-ce pas un peu nous-mêmes ? Puisque l'écrivain a touché le tréfonds paysans, et, par là, le tréfonds français dans sa force et sa faiblesse. Son réalisme, nous le savions inquisiteur. Nous le découvrons provocateur. On comprend maintenant que la vie du métayer d'Ygrande est une œuvre des profondeurs françaises autant et plus que des provinces françaises. C'est assez pour assurer la pérennité de ce livre et –pour dire vrai, de toute l'activité d'Emile Guillaumin comme écrivain, comme politique et comme prophète– auxquels ce colloque qui nous tenait à cœur, se devait d'apporter un juste hommage.

Je ne pourrai terminer ce propos qui se veut un moment de réflexion continue sur la pensée et l'action d'Emile Guillaumin sans le considérer comme l'archétype du messianisme Bourbonnais. C'est-à-dire de cette tendance qui nous est propre de vouloir précéder l'événement et d'envisager toujours de nouvelles conquêtes sans que jamais l'échec puisse ralentir notre élan

C'est alors à Jean-François VIPLE qu'il faut faire référence lorsque, dans sa *Sociologie politique de l'Allier*, il définissait ainsi le caractère bourbonnais ; « *L'Allier -a-t-il écrit- est terre de réformistes, mais de réformistes catégoriques c'est-à-dire d'hommes qui ont une forme d'esprit prenant fermement appui sur des principes et comprenant assez mal que leur application en soit retardée ou compromise. Tout cela en fonction d'une volonté bien arrêtée de transformation dans une optique de progrès.* »

Parmi les politiques, Emile Guillaumin est un homme à part parce qu'il s'est voulu fort de son indépendance pour être efficace dans la transformation de la société. Certes, d'aucuns ont estimé qu'il avait échoué comme échouèrent tant d'idéalistes avant lui ; abandonnés qu'ils furent à leur solitude. Mais ils se trompaient puisque nous nous retrouvons aujourd'hui dans la diversité de nos idées et de nos engagements au nom de notre commune admiration pour l'un des nôtres parmi les plus grands. Guillaumin n'est pas seul puisque nous sommes avec lui. Et il n'a pas échoué puisque nous partageons sa passion de justice et de progrès.